



Réalisation : Stephen Hopkins  
 Scénario : Joe Shrapnel  
 et Anna Waterhouse  
 Photo : Peter Levy  
 Décors : David Brisbin

Stephan James : Jesse Owens  
 Jason Sudeikis : Larry Snyder  
 Jeremy Irons : Avery Brundage  
 Carice Van Houten : Leni Riefenstahl  
 William Hurt : Jeremiah Mahoney  
 David Kross : Luz Long  
 Shanice Banton : Ruth Solomon-Owens

Etats-Unis. 2016. Couleur. 1h55

## Résumé

Cleveland, 1933. Jesse Owens est un athlète noir de vingt ans, déjà père d'une petite fille. Il décide de rejoindre l'Université de Columbus, pour bénéficier de l'enseignement de Larry Snyder qu'il considère comme le meilleur entraîneur du pays. Confronté au racisme le plus décomplexé, il se concentre sur l'objectif que son mentor lui a fixé : remporter l'or olympique à Berlin, en 1936. La participation des Etats-Unis aux Jeux Olympiques ne va pas de soi. Le comité olympique craint que la présence américaine constitue une caution pour le régime nazi. Il mandate Avery Brundage pour aller s'assurer que les juifs soient bien traités. Le représentant américain exécute sa mission avec un courage certain. La cinéaste Leni Riefenstahl lui sert parfois de traductrice. Elle a été chargée de magnifier l'événement (et le régime nazi) à travers un film documentaire grandiose. Architecte de profession, Brundage accepte de se pencher sur les plans de la future ambassade allemande à Washington, conçue par Goebbels. A son retour, il sait se montrer convaincant : le comité valide la participation aux Jeux, à une faible majorité.

## Racisme et antisémitisme

**La Couleur de la victoire** ne fait pas que dénoncer l'antisémitisme nazi, évoqué au détour de quelques situations, dont Brundage ou plus tard Snyder (quand il part dans la nuit chercher l'usine Adidas), sont les témoins. Il s'en prend aussi au racisme américain.

Aux Jeux Olympiques, Jesse Owens n'a pas à affronter les cris de haine des spectateurs, cela le change de ce qui se passe dans les stades américains. Il y a quelque ironie à voir les Américains s'inquiéter du sort des juifs en Allemagne, alors que chez eux, des Noirs sont assassinés en toute impunité et la ségrégation la plus humiliante pratiquée dans de nombreux Etats. Les athlètes noirs peuvent à bon droit se demander s'ils doivent aller défendre les couleurs d'un pays qui se montre aussi cruel pour leur communauté. A son retour, Owens a l'occasion de mesurer l'ingratitude du président américain. Franklin D. Roosevelt, tout à sa réélection, refuse de recevoir le quadruple médaille d'or, Soucieux de ménager l'électorat du Sud, il ne tient pas à s'afficher au côté d'un « nègre ».

## Luz Long (1913-43)

Au moment des Jeux Olympiques de Berlin, Luz Long détient le record d'Europe du saut en longueur. A ce titre, il est le principal rival de Jesse Owens pour la victoire finale. Admiratif du talent de l'athlète noir, il le félicite spontanément après sa victoire, sous le regard des plus hauts dirigeants nazis. Une amitié sincère naît à cet instant, qui se manifestera par l'échange de nombreuses lettres, et ne s'arrêtera qu'à la mort de Luz Long, en 1943. Il est tué au combat en Sicile. Il se dit que son enrôlement dans l'armée était une sanction consécutive à son amitié coupable.

Lors du concours de qualification, le champion américain rate ses deux premiers essais. S'il rate le troisième, il sera éliminé et Long aura de grandes chances de remporter la médaille d'or. L'impensable se produit alors : l'Allemand place près de la planche d'appel un foulard qui permet à Owens de mieux se repérer et de se qualifier in extremis. C'est du moins ce qu'affirme **La Couleur de la victoire**. Pourtant l'examen attentif des films d'archives montre que ce ne fut pas le cas. Il s'agit en réalité d'une légende forgée par Jesse Owens lui-même pour souligner la force de leur relation amicale en lien avec une promesse qu'il avait faite à Luz Long à destination du fils de celui-ci. Stephen Hopkins s'est-il laissé piéger ? Ou, plus vraisemblablement, n'a-t-il pas sacrifié la vérité à la légende, constatant que cela servait davantage son propos ?

## Cinéma et vérité

Une des dernières scènes du film montre Jesse Owens qui saute de nouveau en longueur dans le stade vide, à la demande de Leni Riefenstahl. Le champion américain l'interroge : ne serait-ce pas de la triche ? Elle lui rétorque que ce saut, il l'a bien fait et elle tient à l'immortaliser pour que les gens n'oublient jamais ce qu'il a réussi. A travers ce jeu de mise en abyme, où Stephen Hopkins filme un cinéaste au travail, se pose la question de la vérité au cinéma. Il s'inscrit dans le genre du *biopic*, où il s'agit de retranscrire la vie d'une personne célèbre. Le matériau qui lui sert de base est donc bien réel. Pour autant, doit-il s'en tenir à la vie de son héros telle qu'elle s'est déroulée, ou, au contraire n'a-t-il pas le devoir de la modifier pour en faire une œuvre de cinéma, inoubliable, propre à édifier les spectateurs ?

Tout à sa volonté de montrer Jesse Owens, conformément à la légende, comme un héros positif ayant, à travers quatre épreuves, terrassé Hitler, Hopkins a omis les aspects les plus dérangeants de la personnalité du champion. Il semble bien qu'il ait endossé ce rôle de héros à son corps défendant. Qu'Owens n'ait à aucun moment songé au boycott : il a signé une pétition, avec d'autres athlètes noirs, adressée à Avery Brundage, pour participer aux Jeux. Qu'Owens, victime au quotidien du racisme des Américains blancs, ait sous-estimé le pouvoir destructeur du dictateur nazi (précisons bien sûr qu'en 1936, nous ne pouvons pas lui faire grief d'avoir ignoré les camps d'extermination), comme le laisse penser quelques déclarations « malheureuses » telles que celle où son épouse déclare dans The Afro-American du 5 septembre : « Jesse pense que beaucoup de critiques envers Hitler sont injustes et l'a même félicité, disant que le dictateur ne pouvait pas avoir entièrement tort, vu que tout est si bien organisé et propre et le peuple allemand si content. » Qu'Owens ait soutenu avoir rencontré personnellement Hitler, ce qu'accréditerait la déclaration de son épouse à la presse, et qu'il ait conservé toute sa vie une photographie de leur entrevue.

Hopkins se devait-il de remettre en cause la trop lisse image du champion américain, ou au contraire alimenter sa légende ? Délicate question à laquelle John Ford a apporté une réponse définitive dans **L'Homme qui tua Liberty Valance** (1962) : « quand les faits se sont transformés en légende publiez la légende », fait-il dire à un journaliste.